

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

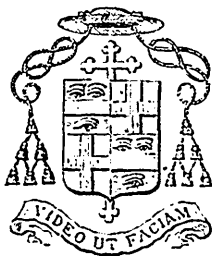
# REVUE ECCLESIASTIQUE

BX  
1423  
V187  
A1  
R454  
4  
1898

RECUEIL DE DOCUMENTS POUR LE CLERGÉ

Publiée avec l'approbation de Mgr l'évêque de Valleyfield

Vol. IV



VALLEYFIELD

BUREAU DE LA "REVUE"

1898



LETTRE DU PAPE  
AU CARDINAL FERRARI

Archevêque de Milan

---

Monsieur le cardinal,

NOUS ne pouvions apprendre sans une vive émotion les graves désordres qui se sont produits en plusieurs endroits de l'Italie et ceux, plus graves encore qui, durant ces jours derniers ont attristé Milan. Le spectacle du sang des citoyens répandu parmi des attentats subversifs, nous apparaissait lugubre à cause du mal qu'il révélait et également à cause du mal qu'il présageait. La semence coupable répandue depuis longtemps impunément dans la péninsule, avec une si grande perversion d'idées, une telle corruption de mœurs et un égal préjudice causé à la religion, ne pouvait manquer de porter des fruits amers. On devait en effet prévoir que l'éloquence des faits corrigerait ceux qui, après avoir combattu la salutaire influence de l'Eglise et repoussé Dieu de la société, touchaient naguère du doigt les ruines causées par le travail destructeur poursuivi avec tant de soin. Au contraire et non sans douleur, Nous voyons que, profitant du moment présent, ils donnent libre cours aux insinuations les plus malveillantes. Ils dénoncent, pour ainsi dire, comme auteurs des émeutes coupables, d'honnêtes citoyens, visés seulement pour leur attachement à l'Eglise et au Siège apostolique. Ils ignorent, ou feignent d'ignorer, que les révoltes populaires, ce n'est pas l'Eglise qui les enseigne ni les catholiques qui les excitent, mais

qu'il faut en chercher ailleurs les auteurs et les complices.

Nous aurions désiré qu'au milieu de circonstances si critiques vous eussiez pu, monsieur le cardinal, vous trouver dans votre chère ville de Milan comme un pacificateur et comme un consolateur. Cependant, prendre occasion de ce fait, qui sans des préventions malveillantes eût été peut-être moins remarqué, pour lancer sur l'oint du Seigneur un torrent d'injures et pour trainer à travers mille opprobres un membre du Sacré-Collège uni à Nous et au Siège apostolique par un lien particulier, comme on fait depuis plusieurs jours par une conspiration sectaire évidente, cela est un outrage qui, s'il Nous attriste beaucoup, irrite certainement toute âme chrétiennement honnête. Nous sommes persuadé que les injures s'adressaient moins à votre personne qui a, dans toute occasion, donné un noble exemple de charité pastorale qu'au principe représenté par vous, qui avez la charge de tenir sur les traces des saints Ambroise et Charles, votre troupeau intimement uni à cette Chaire apostolique. D'ailleurs Nous ne comprenons pas à quel bien peut conduire tant de rigueur contre l'autorité d'un évêque, quand l'autorité sociale elle-même se sent ébranlée par des excès de violence.

— Si un tel déchaînement de passions, fruit de la prédominance sectaire, nous cause nécessairement une vive affliction, nous trouvons une consolation en apprenant les témoignages de dévouement et d'estime qui, en réparation des injures subies, vous ont été spontanément offerts par le chapitre métropolitain et par le clergé consacré au soin des âmes dans la ville et aux alentours. Il nous plaît aussi d'espérer que les catholiques milanais laïques, dont nous avons loué souvent l'énergie, la constance de résolution et l'attachement

---

à l'Eglise, ne se laisseront nullement décourager et qu'au contraire plus unis dans le respect et dans l'affection pour leur pasteur, persévèreront fermement dans les principes religieux, principale garantie de salut pour la patrie elle-même.

Il n'y a pas longtemps, Nous avons été consolé par les splendides démonstrations de foi et de piété qu'ont faites les Milanais, lors du quinzième centenaire de leur très saint patron. Et maintenant, nous sommes heureux de leur renouveler à eux et à leur pasteur les sentiments de notre bienveillance particulière.

Dans ce but, nous accordons, avec toute l'effusion de notre affection paternelle, à vous, Monsieur le cardinal, au clergé et au peuple que dirige votre sollicitude pastorale, la Bénédiction apostolique.

Du Vatican, 22 mai 1898.

LÉON XIII, PAPE.

---

## LES CARDINAUX

---

Le Sacré Collège se compose de 70 cardinaux au plus, divisés en trois ordres, dont 6 évêques, 50 prêtres et 14 diacres. Leur fonction est d'aider le pape pendant sa vie et de lui donner un successeur après sa mort.

Tout ce que nous enseigne le droit canon sur les cardinaux peut être compris sous deux titres : l'histoire et la constitution du Sacré Collège.

L'histoire de cette importante institution nous en fera connaître l'origine et les développements merveilleux.

Pour trouver l'origine des *diacres*, il faut remonter

jusqu'aux temps apostoliques. Les Grecs se plaignent que leurs veuves sont négligées ; les apôtres écoutent ces plaintes, les trouvent justes, imposent les mains à sept diacres et leur confient les œuvres de charité, afin de se livrer avec plus de liberté au ministère de la parole : *Non est æquum nos derelinquere verbum Dei et ministrare mensis.* Act. vi, 2. Ces diacres exercent leur ministère sous la direction des apôtres, ils sont incardinés à l'Eglise naissante. Saint Evariste, quatrième successeur de saint Pierre fera la même chose à Rome. *Septem Diaconos instituit* comme s'exprime le Pontifical.—Saint Fabien en 238, divisa Rome en sept diaconies.

D'après le même Pontifical, saint Clet, deuxième successeur de saint Pierre, pour se conformer à une prescription du Chef des apôtres, ordonna 25 prêtres pour la ville de Rome : *Hic (Cletus) e. c. præcepto Beati Petri XXV presbyteros ordmavit in urbe Roma.* Vingt ans après, c'est-à-dire en 112, saint Evariste leur assigne à chacun un titre : *Hic (Evaristus) titulos in urbe Roma divisit presbyteris.* Il n'est pas question des évêques ; lorsqu'ils sont consacrés, c'est pour être envoyés dans des contrées éloignées : *Episcopos per diversa loca.*

Cependant des centres considérables se forment autour de Rome. Ostie en 229, Frascati en 269, Palæstrina en 313, Albano en 355, Sabina, Porto et Velletri au 5e siècle eurent leurs évêques auxquels le Souverain Pontife fit partager avec les prêtres et les diacres de Rome les responsabilités du gouvernement général de l'Eglise ; ils furent de même appelés à donner leurs suffrages pour l'élection d'un nouveau pape.

Voilà les trois ordres de cardinaux bien caractérisés avec 32 titres : 7 pour les diacres, 25 pour les prêtres et 7 pour les évêques. Le nom de cardinal n'existait pas encore du moins dans le sens qu'il a acquis depuis,

mais la fonction existait, comme le dit Eugène IV, dans sa constitution *Non Mediocri* : *Et si hujus dignitatis nomen quod modo in usu est non ita expressum fuerit, officium tamen ipsum a Beato Petro ejusque successoribus institutum evincens invenies.*

Les titres originaux subirent différentes modifications : S. Rufina, fondé en 501, porta à 8 le nombre des évêques suburbicaires. D'autre part l'union de Porto et de S. Rufina en 1138, celle d'Ostie et de Velletri en 1150 les réduisirent à 6 ; les titres presbytéraux et ceux des diacres furent doublés de sorte que, sous Sixte V, on comptait 70 titres cardinalices, limite qui n'a pas été dépassée depuis par le nombre de cardinaux quoique celui des titres soit encore sujet à des fluctuations. En 1897 on comptait 5 titres surnuméraires : 3 pour l'ordre des prêtres et 2 pour celui des diacres.

Les attributions des cardinaux se modifièrent aussi peu à peu par des accroissements successifs.

A partir des temps apostoliques les maisons hospitalières ou diaconies grandirent à l'ombre des églises. Bientôt les prêtres et diacres en titre ne purent suffire à la tâche à cause du nombre toujours croissant des fidèles, le pape dut imposer les mains à de nouveaux prêtres et diacres destinés à exercer le ministère sacré dans leur rang sous la direction des prêtres et diacres titulaires. On appelait ces derniers prêtres et diacres *cardinaux* pour les distinguer de ceux qui n'avaient pas de titres et qu'on nomma *incardinés*. On voit ce terme employé la première fois au concile de Nicée. Les évêques préposés aux Eglises éloignées suivirent l'exemple de l'Eglise mère, ils eurent aussi leurs prêtres et diacres cardinaux et d'autres prêtres et diacres incardinés, mais les cardinaux de Rome eurent bientôt la prééminence sur

les cardinaux étrangers, tant à cause de la prééminence du Siège apostolique qu'à cause des missions importantes qui leur étaient parfois confiées dans l'intérêt général de l'Eglise, missions qui leur donnaient la préséance sur les évêques eux-mêmes. Ils finirent par garder pour eux seuls, avec les évêques suburbicaires, le titre de cardinaux.

Au 9ème siècle, les évêques suburbicaires devaient à tour de rôle célébrer les saints mystères sur l'autel de Saint-Pierre. En 999 ils sont appelés évêques romains et peu de temps après, évêques cardinaux.

En 1054 Humbert, évêque cardinal de Rome, est nommé avant Pierre archevêque d'Amalphi.

En 1061, un concile de Rome confirme par un statut la coutume déjà solidement établie de donner aux évêques suburbicaires ou cardinaux la plus grande part dans l'élection du Souverain Pontife.

Dès lors la prééminence des Cardinaux est admise en principe : pendant 400 ans encore cette prééminence sera parfois chaudement disputée jusqu'à ce que la jurisprudence soit définitivement fixée en ce point par un jugement du pape Martin en faveur de l'Archevêque d'York contre celui de Cantorbury.

Parallèlement à leur accroissement les cardinaux recevaient dans leur costume les insignes ou marques extérieures de leur dignité. Innocent IV, en 1243, leur accordait le chapeau rouge : Boniface VIII, en 1248, les vêtements de même couleur ; Grégoire XIV, la barrette et la calotte, également rouges à l'instar des sénateurs de la Rome antique, pour marquer que le Sacré Collège, forme le sénat de l'Eglise. Paul II au XV siècle, la mitre de damas.

Tels sont à grands traits les développements merveilleux de cette grande institution dont la dignité repré-



sente celle des apôtres groupés autour de Notre-Seigneur jetant les fondements de son Eglise pour accomplir jusqu'à la fin des temps l'œuvre de la rédemption, et que le pape Sixte V compare à la dignité des anges dans la hiérarchie céleste.

\* \* \*

Voici le préambule de la bulle du 13 décembre 1585, par laquelle Sixte V fixe la constitution du collège des cardinaux.

“ Les cardinaux sont la partie la plus noble de la personne du Pape et ses membres principaux. Or, comme le Pontife romain, successeur de Pierre sur le même siège, vrai vicaire du Christ par commandement divin, possède le faite de la dignité apostolique, et en tient lieu en terre, ainsi les cardinaux de la sainte Eglise romaine sont les personnes qui représentent les saints apôtres quand ils étaient les ministres de Jésus-Christ qui prêchait le royaume de Dieu et consommait le mystère de la rédemption des hommes. Ils sont les ministres du Souverain Pontife dans l'exercice de sa charge sacerdotale, l'assistent en qualité de conseillers et coadjuteurs dans le gouvernement de l'Eglise catholique dont il est le chef. Ils en sont comme les pupilles et les oreilles, sont les parties les plus nobles de cette tête sacrée, ses membres principaux établis par le Saint-Esprit et élevés à ce si haut grade qu'ils supportent avec le Pontife romain dans cette hiérarchie ecclésiastique ordonnée par Dieu comme la hiérarchie céleste à laquelle elle correspond, un fardeau si pesant et la charge des peuples.”

Tout est grand jusqu'aux moindres détails dans la dignité cardinalice, la création, les pouvoirs, les obligations et devoirs, les honneurs et privilèges.

La création d'un cardinal se fait par la seule volonté du pape. Dès que cette volonté est clairement exprimée, le nouvel élu possède tous les pouvoirs, contracte toutes les obligations, a droit à tous les honneurs et privilèges de l'auguste corps dont il est devenu un membre vivant. Aucune loi, fût-elle émanée du Souverain Pontife lui-même ou d'un concile œcuménique, ne saurait affecter cette création de nullité par la raison admise de tous les canonistes que le pouvoir qui fait les lois peut aussi y déroger, les abroger, les changer et en faire de nouvelles.

Cependant l'usage et le droit ont déterminé le mode de procéder et d'imposantes cérémonies qui, sans être essentielles, ne cessent pas d'avoir leur importance tant pour faire connaître la nature et les pouvoirs du cardinalat que pour donner une grande idée de la dignité de cet office.

Dans un consistoire secret le pape adresse aux cardinaux l'allocution *Habemus fratres*, puis remet la liste des nouveaux élus au plus ancien des cardinaux présents qui en fait la lecture à haute voix, après quoi le pape ajoute : *Quid vobis videtur?*

Chaque nouvel élu vient s'agenouiller devant le Pontife ; celui-ci lui met la calotte rouge sur la tête le bénit et lui dit : *Esto cardinalis*. Le nouveau cardinal ôte sa calotte et baise les pieds du Pontife.

La barrette est accordée quelques jours plus tard sans solennité par le pape en personne ou est envoyée par un délégué spécial. En France elle est remise au cardinal par le président de la république. Si la barrette n'a pas été donnée personnellement par le pape, le nouveau cardinal, en la recevant, fait serment de se présenter au Souverain Pontife avant un an sous peine d'être privé de sa dignité.

L'imposition du chapeau rouge, insigne propre du cardinalat, est régulièrement faite par le pape dans un

consistoire public et avec une grande solennité. Avant de le recevoir le cardinal prononce le serment de fidélité au Souverain Pontife, prescrit par les papes saint Pie V, Sixte V, et Grégoire XIV. En remettant le chapeau que le cardinal reçoit à genoux le pape s'exprime ainsi :

« Pour la gloire de Dieu tout-puissant, et l'honneur du Saint-Siège Apostolique, recevez ce chapeau rouge, insigne particulier de la dignité du cardinalat. Ce chapeau signifie que jusqu'à la mort, et à l'effusion du sang inclusivement, vous devrez vous montrer intrépide pour procurer la paix et l'accroissement du peuple chrétien, et l'exaltation de la sainte Eglise romaine. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Deux autres cérémonies non moins significatives, la fermeture et l'ouverture de la bouche, marquent la soumission entière et parfaite que le cardinal doit à l'Eglise et à son chef. Par la première le pape défend au cardinal de parler en consistoire, par la seconde il lui permet et lui ordonne même de le faire en lui donnant de graves avis sur la prudence et la pureté d'intention qu'il doit apporter dans les conseils.

On dit quelquefois qu'un cardinal est créé *in petto* cela veut dire *in pectore Pontificis*. Dans ce cas le pape annonce en consistoire qu'il a fait son choix sans proclamer le nom de l'élu. Cette proclamation est réservée à plus tard. Lorsqu'elle sera faite le cardinal ainsi réservé prendra rang du jour de son élection. Si le pape vient à mourir avant cette proclamation ; le nouveau pontife agrée ordinairement le choix de son prédécesseur sans être obligé de le faire.

La volonté libre du Souverain Pontife crée les cardinaux, mais cette volonté libre n'est pas de l'arbitraire ; elle est déterminée par le plus grand intérêt de l'Eglise. Les considérations sur lesquelles s'appuie le Souverain Pontife pour faire son choix sont de deux ordres diffé-

rents, les unes se rapportent au corps du Sacré Collège, les autres sont personnelles au cardinal.

Les unes et les autres sont indiquées dans les bulles et décrets des pontifes et des conciles. Nous avons vu que Sixte V a fixé le nombre des cardinaux à 70 en mémoire des 70 disciples envoyés par Notre-Seigneur pour prêcher l'Évangile. Le concile de Trente recommande de prendre des cardinaux dans toutes les nations chrétiennes afin qu'ils soient comme des signes vivants de la catholicité de l'Église, des témoins authentiques de la foi et de la discipline universelle, qu'en eux et par eux toute la chrétienté soit convoquée à l'élection du Pontife Suprême. Le même concile recommande de ne pas élever au cardinalat celui qui aurait déjà dans le Sacré Collège des consanguins jusqu'au 2e degré inclusivement.

Les qualités personnelles requises pour le cardinalat sont à peu près les mêmes que pour l'épiscopat avec cette remarque qu'elles doivent se trouver dans un degré éminent correspondant à l'éminence de la dignité.

(*A suivre.*)

---

## A UNE EPOUSE CHRETIENNE QUI VA DEVENIR MERE

---

1o Considérez avec admiration combien Dieu vous honore, en vous rendant mère d'un enfant, dont Lui-même veut bientôt devenir le père adoptif, et auquel il prépare un trône dans le royaume des cieux. Acceptez avec humilité une charge si au-dessus de vos forces ; mais aussi attendez avec une ferme confiance les grâces surabondantes, que son amoureuse sagesse vous a préparées, et qui vous feront trouver dans vos sublimes devoirs, le solide bonheur ici-bas et des mérites immenses pour l'éternité.

2o Prenez toutes les précautions nécessaires, pour n'exposer à aucun danger la frêle existence de ce petit être, lequel dépend tellement de vous, qu'il ne se nourrit et ne respire qu'avec vous et par vous ; pour cela, suivez les sages avis d'une personne compétente. Conver-

sez habituellement avec les saints anges, qui, maintenant plus que jamais, pour l'amour de votre précieux fardeau, vous gardent dans toutes vos voies, vous soutiennent, et au besoin vous portent entre leurs mains.

30 Cette chère âme, n'étant pas encore capable de prier pour elle-même, soyez son supplément, la consacrant au cœur du Saint Enfant Jésus, à Marie Immaculée, au bon père saint Joseph, demandant pour elle à Dieu la grâce de recevoir le saint baptême et d'emporter au tombeau la robe de son innocence. Oh ! que vos supplications maternelles seront puissantes sur le cœur du Père Céleste ! Quêtez aussi pour la même intention autant de bonnes prières qu'il vous sera possible

40 En union à Jésus crucifié et à Notre-Dame des Sept Douleurs, soumettez-vous à tout ce que votre nouvelle vocation vous occasionnera de souffrances dans votre corps et dans votre âme. Ce sont des trésors, avec lesquels vous acquitterez vos dettes envers la divine justice, et vous achèterez des grâces nombreuses et privilégiées pour l'enfant de votre tendresse.

50 Portez sur vous une médaille bénite, que l'on s'empressera de passer au cou de votre enfant à l'instant de sa naissance. Vous pourriez de plus préparer dès maintenant un emblème de sa consécration à Marie Immaculée. Obtenez aussi, que parmi ses noms de baptême, se trouve celui de Marie ou de Joseph.

60 Comme les dispositions de la mère se communiquent souvent à son fruit dans un degré considérable, conservez votre conscience dans une pureté parfaite, et votre cœur dans la douce joie et la paix céleste des enfants de Dieu ; remplissez sans effort votre esprit et votre imagination de tout ce que vous pourrez trouver de plus tendre et de plus aimable dans les mystères de Jésus et de Marie, la vie des saints et la contemplation du ciel ; recevez avec délices la divine rosée du sang du Sauveur dans le sacrement de pénitence ; et surtout faites descendre souvent Jésus dans votre cœur par la sainte communion, afin qu'il bénisse vos deux âmes, et que votre enfant repose en votre sein comme dans un sanctuaire embaumé du parfum des plus pures vertus.

Jésus, Marie, Joseph, bénissez l'enfant et la mère ! Ainsi soit-il.

## L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION

Sermon prêché à la chapelle du Mont Saint-Louis, à Montréal,  
le dimanche, 8 mai 1898

Par M. l'abbé ELIE J. AUCLAIR

A l'occasion de la fête du Bienheureux Jean-Bte de la Salle  
fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes

*Sinite parvulos venire ad me.*

Laissez venir à moi les petits enfants.

S. Luc, xviii, 16.

Mes bien chers frères,

**C**ETTE parole de nos saints livres vous est connue. Vous en savez le sens littéral et vous n'en ignorez pas la portée morale. Alors que le divin Maître Jésus venait d'enseigner à ses apôtres et à ses disciples la grande et importante leçon de l'humilité, au moyen de la parabole très heureuse du Pharisien et du Publicain, voici qu'on lui amena des enfants, afin qu'il pût apparemment les instruire aussi et les bénir. Et comme quelques disciples, s'imaginant que Jésus avait à faire une besogne plus sérieuse que celle de s'occuper de ces enfants, voulaient les éloigner, lui, le Maître, il les en reprit : Non pas, non pas, laissez-les, leur dit-il, laissez-les venir à moi, et ne les empêchez point.

Vous comprenez sans peine, mes frères, qu'ayant accepté l'honorable tâche de vous entretenir ce matin, pendant qu'on célèbre à l'autel la messe du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, le fondateur et le père jadis, le guide et le soutien toujours des savants religieux, qui ont la charge de cette institution du Mont Saint-Louis, vous comprenez sans peine, dis-je, que devant donner par ma parole une expression publique à votre piété envers le Bienheureux de la Salle, j'ai cherché dans le saint Evangile un texte qui s'appliquât à la vie du Bienheureux de la Salle, aussi bien qu'à l'œuvre que

poursuivent ses fils, les quelques milliers de frères des Ecoles Chrétiennes répandus de par le monde, et je n'ai pu trouver mieux que celui que je vous ai cité. "Laissez venir à moi les petits enfants!" c'est bien là, en effet, la parole du Maître que répétait, à la fin du 17<sup>e</sup> siècle ou au commencement du 18<sup>e</sup>, Jean-Baptiste de la Salle, à Rouen d'abord, puis dans plusieurs autres villes importantes de France! "Laissez venir à moi les petits enfants!" c'est bien là, en effet, la parole du Maître qu'ont répétée et que répètent encore les zélés religieux qui consacrent leurs talents et leur vie à la formation intellectuelle et morale de l'enfance, et qui s'appellent les Frères des Ecoles Chrétiennes. "Laissez venir à moi les petits enfants!" c'est bien là, par conséquent, ce me semble, l'une des paroles qu'il convient à votre piété de méditer, au milieu de ces belles solennités, sous le regard de Dieu.

Au lieu donc de faire directement l'éloge du Bienheureux que nous fêtons, éloge que vous avez sans doute entendu faire souvent et que certainement vous redites dans l'intime de vos âmes, j'ai dessein de faire cet éloge indirectement, en vous parlant de l'œuvre qu'il a eue tant à cœur, l'œuvre de l'instruction et de l'éducation de l'enfance chrétienne, pour vous dire à vous parents chrétiens : quel devoir c'est pour vous, de donner ou de faire donner une instruction et une éducation vraiment chrétienne à ceux qui sont nés de vous, et à vous jeunes gens et jeunes écoliers qui m'écoutez : quel devoir c'est pour vous de répondre aux avances de vos chers parents, d'écouter les leçons de vos maîtres, de former vos intelligences et vos cœurs, afin d'être toujours des citoyens éclairés et des catholiques convaincus.

Et puisque le Dieu que nous adorons a voulu naguère, descendant du ciel en terre et se faisant homme, naître tout petit enfant, puisque lui aussi il a grandi et qu'en un sens au moins il a travaillé à la formation de son intelligence et de son cœur, puisque enfin, c'est Marie,

sa mère qui a été chargée, de coopérer à cette œuvre, puisque c'est Marie, sa mère, qui a été chargée, suivant la belle et énergique expression que vous connaissez bien, d'élever Jésus, nous allons le saluer ensemble avec les paroles de l'Ange, cette institutrice et cette éducatrice du divin Maître, afin de lui demander de nous obtenir de son Fils, le dispensateur de tout don et de toute grâce, à moi, le don de vous persuader, à vous, la grâce, qui seule touche les cœurs et seule décide aux bonnes résolutions. *Ave Maria !*

## I

Dieu, mes frères, a créé l'homme à son image, intelligent et libre. Non content de lui avoir façonné un organisme, admirable de souplesse et de force, il a vivifié cet organisme, il a animé ce corps de chair en lui associant une âme pensante et voulante. L'homme pense, il voit les rapports qui existent entre les choses, il argumente, il juge. Et en même temps qu'il sait penser, l'homme aussi sait vouloir ; en même temps qu'il est intelligent il est libre. Il y a plus, non seulement il est libre, non seulement il peut choisir tel ou tel moyen d'arriver à une fin, non seulement il peut donner telle ou telle orientation à la course de sa vie, mais encore il peut abuser de sa liberté, mais encore il peut prendre un mauvais moyen d'arriver à une fin, mais encore il peut donner une fausse direction à sa marche dans le monde. Et c'est pourquoi il faut que dès son jeune âge, il forme son intelligence à bien penser et son cœur à bien vouloir. Or, cette formation dans l'ordre intellectuel, je l'appelle l'instruction, et cette formation dans l'ordre moral, je la nomme, pardonnez-moi de restreindre peut-être la signification d'un mot, je la nomme l'éducation. Et l'instruction, et l'éducation, entendues en ce sens, je dis, parents chrétiens, que c'est un devoir rigoureux pour vous de les donner ou de les faire donner à ceux que vous avez mis au monde, de même que c'est pour vous, jeunes gens et jeunes enfants qui m'écoutez,



un devoir rigoureux, de les bien recevoir, d'en faire l'honneur de votre vie et le gage de votre félicité ! L'instruction d'abord.

Avant le péché du premier homme et l'expulsion du paradis terrestre, qui en fut la conséquence, l'intelligence humaine était plus ouverte, Adam et Eve possédaient beaucoup plus de connaissances. Sans doute ils pouvaient pécher, puisqu'ils l'ont fait. Mais ils étaient beaucoup moins enclins à commettre le mal que nous le sommes, et les ténèbres du doute et de l'ignorance obscurcissaient beaucoup moins pour eux que pour nous les lumières de la vérité. Avec le péché le désordre s'est introduit partout, et maintenant, depuis des siècles, l'homme, pour savoir quelque chose, doit se donner de la peine, souffrir et travailler. Ses premières années se passent dans une sorte d'incapacité et d'inconscience, dont les meilleures et les plus douces affections ne sauraient le faire sortir. Et quand arrive ce qu'on est convenu d'appeler l'âge de raison, voici que s'éveillent en lui deux hommes bien différents : l'un voudrait tendre au bien, l'autre est poussé vers le mal, l'un désirerait travailler, l'autre veut se reposer, l'un s'en tiendrait volontiers aux conseils d'une mère sage et prudente, l'autre écoute plutôt les instincts de la nature déchue qui est en lui. Et remarquez bien que ce dualisme très réel, dont parle quelque part l'apôtre saint Paul, et que tous hélas nous connaissons par expérience, va exister toujours dans notre être. C'est pourquoi il est nécessaire que nous prenions les moyens d'assurer la victoire au premier de ces deux hommes, c'est pourquoi il est nécessaire de voir clair, c'est pourquoi il faut qu'on sache où est la vérité, c'est pourquoi il faut s'instruire.

Il faut instruire l'enfant, comme il faut le nourrir, il a besoin du pain de l'intelligence tout autant que de l'autre, et il a droit de demander l'un et l'autre aux auteurs de ses jours. Qu'on lui enseigne donc les vérités naturelles, afin qu'il puisse faire vaillamment et avec succès la bataille de la vie ; qu'on lui enseigne donc les

vérités historiques, afin qu'il puisse se guider sur de bons exemples ; qu'on lui enseigne donc, qu'on lui enseigne surtout les vérités religieuses, qui seules en définitive, à cause de la sanction de récompense ou de punition qu'elles promettent à la bonne ou à la mauvaise vie, peuvent déterminer l'enfant aussi bien que l'homme lui-même à mener une existence honnête et pure ; et alors, mais alors, seulement, on aura rempli à son égard les obligations qu'impose le droit naturel. Car cet enfant, s'il a un corps à nourrir et à conserver, il a aussi une âme à sanctifier et à sauver il a droit de savoir comment il faut qu'il s'y prenne pour arriver à sa fin surnaturelle aussi bien qu'à sa fin naturelle, et l'on se tromperait grandement, l'expérience en fait foi, si l'on croyait à la possibilité pour l'enfant de parvenir seul à la connaissance de toutes les lois qu'il doit suivre, surtout des lois qui régissent les relations de l'homme avec Dieu.

Il faut instruire l'enfant, c'est une loi de la nature et tout le monde doit la subir. Que si vous ne l'instruisez pas, il s'instruira tout seul, et, le plus souvent, étant données les mauvaises tendances, il s'instruira fort mal. Pourtant, entendons-nous bien, toute loi est susceptible d'être interprétée par le bon sens. De même que les biens de la fortune ne sont pas également répartis sur la terre, de même qu'il y a des riches et qu'il y a des pauvres, de même il est vrai de dire qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours, au moins dans un sens relatif, des savants et des ignorants. Nous pourrions peut-être diminuer le nombre des derniers et augmenter le nombre des premiers, mais c'est là, je pense, le dernier mot du progrès, nous n'irons pas plus loin.

Au reste, l'inégalité des conditions sociales est un fait que notre siècle républicain est bien obligé d'admettre tout comme les autres, et ce fait amène ces exigences. La même instruction ne convie pas à tout le monde. C'est au père de famille, en philosophie catholique, c'est au père de famille, qui lui connaît sa position qui lui sait quelles espérances il peut légitimement placer

sur la tête de son fils . . . c'est à la mère de famille, sur les genoux de qui se commence la première instruction . . . c'est au père et c'est à la mère sous la direction de l'Eglise et sous la protection et non pas sous le contrôle de l'état, qu'il appartient de juger quelle instruction ils donneront ou ils feront donner à leurs enfants. Mais ce père et cette mère, parents chrétiens qui m'écoutez, ils ont non seulement le droit, mais ils ont aussi le devoir d'instruire ou de faire instruire ceux à qui ils ont donné la vie, parce qu'ils ont le devoir de leur fournir les moyens de défendre cette vie et de la soutenir ; mais ce père et cette mère, parents chrétiens, ils ont le devoir de se souvenir qui celui qui porte leur sang dans ses veines continue en quelque sorte leur propre personnalité dans le monde ; mais ce père et cette mère, ils doivent se souvenir, s'ils appartiennent à la classe aisée, que l'ignorance de leurs enfants leur sera un jour, avec tort parfois, mais souvent très justement, reprochée, qui sait peut-être par leurs enfants eux-mêmes ; mais ce père et cette mère, qu'ils se souviennent que les tendresses aveugles et les lâches complaisances dont ils entourent peut-être la première jeunesse de leurs filles ou l'adolescence de leur fils, leur réservent pour l'avenir des désenchantements bien cruels et des larmes bien amères. Oui, ô parents chrétiens, instruisez ou faites instruire vos enfants, selon les exigences de votre position sociale ; soyez sévères s'il le faut, ils baisseront plus tard avec amour la main qui châtie leurs méfaits d'écoliers ; soyez fermes toujours, car si vous êtes fermes ils feront plus tard, croyez-moi, votre honneur et votre gloire.

Et vous, mes chers amis, qui rêvez peut-être souvent de congés et de vacances, que vous ayez dix ans, douze ans ou quinze ans, laissez-moi vous le dire avec l'accent de la plus grande sincérité : étudiez, étudiez bien, étudiez très bien. Je ne suis pas plus que vous l'ennemi des congés et des vacances. Je sais qu'il en faut pour reposer des fatigues, aussi bien qu'il faut parfois déten-

dre la corde de l'arc si l'on veut conserver sa résistance ; mais je sais aussi qu'à votre âge on n'apprécie pas toujours comme on le devrait le travail de l'étude. Étudiez, mes amis, travaillez. Quand votre tour sera venu de prendre rang au milieu de vos compatriotes et de faire figure dans le monde, si vous avez été studieux, vous pourrez mieux que d'autres faire votre chemin dans la vie et travailler à l'honneur de la patrie. Et même, si par un dessein secret de la Providence il n'en devait pas être ainsi, même si une mauvaise santé ou d'autres circonstances voulues de Dieu ne vous permettaient pas de donner votre mesure et d'arriver dans les premiers rangs, si vous avez été studieux, je vous le promets, mes chers amis, vous trouverez dans les seules jouissances intellectuelles des consolations bien douces pour les heures sombres et tristes de la vie. Sans doutes, l'étude impose des sacrifices, je l'admets volontiers, je le sais par expérience. Même au déclin de ce dix-neuvième siècle si fier de ses conquêtes, qui pourrait nier en effet qu'il faut dépenser beaucoup d'activité et d'énergie pour acquérir quelques connaissances ; mais qui pourra jamais dire aussi ce que l'étude, ce labeur acharné, qui pendant des années, des mois, des jours et souvent des nuits vous a tenu la tête penchée sur une table de travail, les yeux fixés sur les infolios et les manuscrits. . . qui pourra jamais dire ce que l'étude, cette occupation si noble, qui vous a astreints à passer des heures et des heures dans la compagnie silencieuse et pourtant bien éloquente des illustrations des âges anciens et modernes. . . qui pourra jamais dire ce que l'étude a valu de consolations et de jouissance aux savants de tous les temps et de toutes les sciences !. . . Étudiez, mes amis, travaillez. C'est l'un des meilleurs moyens de vous faire une place honorable sur la scène du monde, c'est l'un des meilleurs moyens de vous assurer quelque peu de ce bonheur dont vos cœurs sont avides !

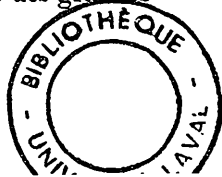
Et j'ajoute, mes frères, toujours à l'adresse de ces chers jeunes gens, de ces chers écoliers que je voudrais

aimer comme vous les aimez, qu'ils s'adonnent aux travaux de l'étude, ils trouveront dans des occupations suivies et dans la constance au travail une force bien précieuse pour résister aux assauts des mauvaises passions, qui grondent hélas au fond de leur être, qui bientôt, qui déjà peut-être les tourmentent comme elles nous ont tourmentés. C'est à l'âge où la vie se développe plus ardente, c'est à l'âge où le sang circule plus vite dans les veines, c'est à l'âge où le cœur bat plus violemment sous la poitrine qu'il faut surtout à l'homme du courage et aussi des moyens pour résister à l'ennemi commun, à l'ennemi de nos âmes. Oui ! que le jeune homme soit studieux et attentif à s'instruire, et il sera plus humble, parce qu'il comprendra mieux, en définitive qu'il ne comprend pas grand chose ! Oui ! que le jeune homme soit studieux et attentif à s'instruire, et je l'affirme bien haut, il sera plus pur et il sera plus chaste, parce que la mollesse n'affaiblira pas en lui la vitalité pour le bien. L'humilité et la pureté avec la piété ! oh les belles fleurs chrétiennes ! Et qu'il est beau et qu'il me paraît noble le front de quinze ans qui mérite une couronne faite de ces fleurs !

## II

Vous l'avez bien senti dans votre âme sacerdotale, ô bienheureux Jean-Baptiste de la Salle ! Oui, vous avez bien compris, ô le grand ami de la jeunesse, de quelle valeur est la vertu pour l'âme de l'enfant, et c'est pourquoi vous avez toujours voulu pour lui avec l'instruction, l'éducation, sans laquelle l'instruction ne serait qu'un leurre. Aussi est-ce bien sous votre patronage immédiat que je désire placer les réflexions qu'il me reste à ajouter et par lesquelles je voudrais dire à cet auditoire de parents et d'enfants chrétiens que ce n'est pas tout de former l'esprit, mais encore qu'il faut former le cœur, que ce n'est pas tout de donner ou de recevoir l'instruction, mais encore qu'il faut donner ou recevoir l'éducation.

Et c'est là, vous ne l'ignorez pas, l'une des grandes



erreurs de notre temps. On a voulu et on veut encore trop souvent séparer l'instruction de l'éducation, comme si l'esprit et le cœur ne vivaient pas dans un même homme, qui est un, comme si l'intelligence et la volonté n'étaient pas les facultés d'une même âme, qui est une. C'est une erreur, mes frères, c'est une erreur très dangereuse pour le bien des peuples. Non, l'âme ne se dédouble pas ainsi, il lui faut recevoir de l'enfant tout à la fois et l'instruction et l'éducation. Le créateur, voyez-vous, a tout disposé avec suavité et harmonie. Et cette harmonie, que la nature exige entre les facultés principales de l'homme, et cette harmonie qui consiste en ce qu'il existe une mutuelle influence exercée sur le cœur par l'esprit et sur l'esprit par le cœur, cette harmonie, dis-je, bien que le péché l'ait diminuée il ne l'a pas détruite. Elle fait le fond de toute vie humaine, et la rétablir complètement c'est remettre les choses au point, c'est remplacer le désordre par l'ordre.

Et bien, s'il en est ainsi, dites-moi donc où elle se trouve, ailleurs que dans l'Évangile et les Saintes Lettres, cette doctrine qui s'adresse tout à la fois et à l'esprit et au cœur ? S'il est vrai qu'il ne faut pas séparer l'instruction de l'éducation, dites-moi donc à quels maîtres et à quelles leçons il convient d'avoir recours ? On a essayé dans notre siècle, mes frères, de décréter la déchéance de la morale chrétienne et de proclamer le règne nouveau d'une morale indépendante ; on a prétendu qu'il suffisait de bourrer une tête d'enfant avec des classiques anciens et des classiques modernes, avec de la littérature et de la poésie, avec des connaissances de langues, avec des notions de géographie, avec des souvenirs d'histoire, avec de la science positive surtout, des formules et des chiffres, et puis ajouter à tout cela une morale vague qui ne s'appuie sur rien du tout et qui n'a pas de sanction ; on a soutenu qu'il fallait bien se garder de prêcher une morale qui supposât le surnaturel.... et savez-vous à quel résultat on est arrivé ? Quelques-uns des tenants les

plus illustres de ces doctrines perversives les ont répudiées avant de mourir. Ce qui n'empêchait pas hélas leurs funestes doctrines, d'autant plus qu'elles étaient maintenues par d'autres jusqu'à la fin et parcequ'elles flattaient trop bien les passions mauvaises, de continuer à égarer les esprits et à laisser les cœurs se corrompre. Ce qui n'empêchait pas les vols, les rapines et les malhonnêtetés de tout genre de s'étaler au grand jour de la publicité sous les noms pompeux d'opérations financières et de coups de bourse. Ce qui n'empêchait pas les divorces, les assassinats, les duels et les suicides d'avoir plus que jamais leur cours. Ce qui n'empêchait pas surtout la criminalité de l'enfance d'augmenter d'une façon effrayante. Je veux dire qu'à la faveur de cette morale trop vague, et trop indépendante en effet de Dieu et de ses lois, les enfants de quinze, de douze et même de dix ans devenaient beaucoup plus facilement criminels. C'est que, mes frères, une morale qui se passe de Dieu et qui ne s'appuie que sur des considérations d'honneur et de respect humain, n'est en définitive basée que sur l'égoïsme et l'orgueil ; et elle ne pourra jamais conduire constamment l'homme vers le bien, elle ne pourra jamais lui apprendre à surmonter les obstacles qu'il rencontre dans sa vie.

Or ce sont là deux choses, que l'homme doit savoir au seuil de sa vie : aimer le bien et souffrir pour le triomphe de la justice, malgré les difficultés et malgré les obstacles. Aimer le bien, souffrir pour la justice, aimer et souffrir c'est le lot de tout homme venu en ce monde ! Et la morale chrétienne seule, je ne crains pas de l'affirmer, l'histoire en fait foi, peut diriger sûrement l'affection et peut consoler vraiment la douleur. Vous trouverez sans doute des individus et mêmes des sociétés qui se sont éloignés du Dieu des chrétiens, et qui ont conservé, mieux que les païens d'autrefois, de l'affection pour le bien et du courage pour le sacrifice ; mais c'est qu'ils ont gardé à leur insu quelque chose de cette civilisation chrétienne dont leur vie avait été imprégnée.

Aimer et souffrir, celui-là seul peut enseigner la valeur de ces deux mots, qui est descendu naguère du ciel en terre et s'est fait homme dans le sein d'une vierge. Aimer et souffrir, celui-là seul peut enseigner la valeur de ces deux mots, qui par amour pour l'humanité déchue a vécu cette vie de souffrance et d'humiliations, que vous savez avoir été celle de Jésus de Nazareth. Aimer et souffrir, celui-là peut enseigner la valeur de ces deux mots, qui a parcouru ce chemin de douleurs qui sépare la grotte de Gethsémanie du Golgotha, qui a monté la colline du Calvaire, s'est étendu sur l'arbre de la croix, a permis aux bourreaux d'enfoncer des clous dans ses pieds et dans ses mains, s'est laissé élever entre la terre et le ciel dans l'attitude de la supplication et de la prière, a donné son sang, jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à épuisement complet, tout le sang de ses veines et tout le sang de son cœur pour instruire le monde, le moraliser et le sauver !

Eh bien, mes frères, cette morale supérieure, dont l'Évangile est rempli, cette morale du Christ Jésus, s'occupe-t-on d'une façon convenable dans le monde chrétien que nous sommes, d'en assurer la possession aux enfants que l'on fait instruire ? Est-ce que pour quelques-uns, le christianisme et le catholicisme ne consistent pas simplement dans un pauvre formulaire de prières vocales qu'on récite le matin et le soir avec beaucoup de distractions, ou si vous le voulez dans une régularité plus machinale et routinière qu'elle n'est réelle et voulue à accomplir quelques devoirs extérieurs du chrétien ? Est-ce qu'on n'est pas convaincu, même chez des catholiques, en certains quartiers, que le chrétien et le citoyen sont deux hommes bien distincts, que le premier doit vivre seulement à l'église, que le second doit marcher tout seul, au hasard du caprice ou de l'intérêt dans le monde des affaires ou de la politique ? Je n'ose pas répondre à ces questions délicates, mais je pense pour ma part que si on travaillait moins à séparer l'instruction de l'éducation, on n'aurait pas besoin de les poser ces questions.



Et cette éducation qui doit être l'âme de toute instruction, est-il nécessaire que j'ajoute, mères de familles chrétiennes, que c'est sur vos genoux qu'elle se commence et se bégaye, qu'il faut par conséquent que vous soyez toutes convaincues de la grandeur et de la noblesse de votre rôle de mères ? Et cette éducation, l'âme de toute instruction, est-il nécessaire que j'ajoute, pères de famille chrétiens, que c'est à vous qu'il appartient de l'exiger dans l'enseignement de ceux à qui vous confiez l'instruction de vos enfants ? Oh ! je vous en prie, quand l'Eglise votre mère vous rappelle ces grandes vérités, quelques difficiles et délicates que soient les circonstances de vie publique ou privée que vous avez à traverser, ne criez donc pas à l'intolérance. Vous n'aimez jamais mieux vos enfants que quand vous savez les reprendre avec fermeté ; l'Eglise non plus votre mère ne vous donne jamais de meilleur témoignage d'affection que lorsque vous voyant, de bonne foi peut-être, risquer l'avenir de ces enfants qui lui sont chers comme à vous, elle vous rappelle au sentiment du devoir par ce langage de la persuasion que votre esprit chrétien, je n'en doute pas, saura toujours comprendre.

D'ailleurs il ne faut pas que je m'égare dans le domaine des théories et des hypothèses, je sais, mes frères, que j'ai le bonheur de m'adresser à un auditoire de chrétiens convaincus et éclairés, et si j'avais pensé que vous n'admettez pas avec moi ces principes fondamentaux, je vous les aurais rappelés avec plus de ménagements, j'aurais attendu surtout pour vous tenir le langage que je vous ai tenu que vous ne fussiez pas en présence de vos enfants.

C'est bien à eux plutôt, à eux qui sont jeunes, à eux qui sont encore dans la période de la formation, que s'adressent ces graves enseignements. En se souvenant, au milieu des belles solennités de ce grand jour, les importantes vérités que je viens de dire, ils seront heureux, j'en suis certain, de remercier Dieu de leur avoir fait don de la vie au sein d'une famille chrétienne. Ils

seront heureux de remercier leurs bons parents de leur faire donner dans cette maison bénie, asile de science et de piété, avec une solide instruction une éducation vraiment chrétienne. Ils seront heureux de témoigner aussi de leur reconnaissance pour ceux qui travaillent à leur double formation intellectuelle et morale, les maîtres de leur jeunesse, les premiers directeurs de leur vie. Ils seront heureux de mettre aux pieds du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, le maître de leurs maîtres, le père de ceux qui se disent et qui sont vraiment leurs frères, la bonne résolution qu'ils vont prendre, d'unir toujours une piété vraie, une humilité sincère, un grand amour de la pureté, toutes choses qui naissent de l'éducation chrétienne, aux ardeurs et aux travaux pour l'étude dont je leur disais tout à l'heure l'importance et la nécessité. En deux mots, mes frères, je résume à l'intention de mes jeunes auditeurs, ce discours trop long (pardonnez-le moi, le sujet était si intéressant) : science et religion, mes amis, que ce soit là votre programme ! Soyez des amoureux de la science, pour vous faire une bonne place au soleil de la vie, pour goûter quelque bonheur, pour défendre et protéger votre vertu ; soyez des fervents de cette morale si pure, que le Christ a prêchée sur les bords du Jourdain de cette morale très pure que l'Eglise et ses pasteurs transmettent fidèlement aux générations naissantes, de cette morale très pure, que le Bienheureux de la Salle, et après lui ses fils, les continuateurs de son œuvre, ont tant contribué et contribuent encore tant à répandre de par le monde. Vous prouverez ainsi, à la suite de beaucoup d'autres et à l'exemple de vos maîtres, que la science n'est pas l'ennemi de la vertu. Vous serez ainsi dignes de vos maîtres et dignes de vos parents. Vous ferez ainsi l'honneur de votre patrie et l'honneur de votre religion. Et ces bonnes résolutions, que vos fils avaient déjà formées dans leur cœur j'en suis certain, avant même que je les leur eu suggérées, nous allons, mes frères, pendant le saint Sacrifice qui va se continuer,

les offrir au ciel sous la protection et par la médiation du Bienheureux que nous fêtons. Ce Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, véritable apôtre de science et de religion, ce Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, que nous verrons un jour, exprimons-en le respectueux espoir, sans vouloir en rien devancer les jugements de l'Eglise, ce Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle que nous verrons un jour inscrit au catalogue des Saints.

A. M. D. G.

---

## LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE

---

Les Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie à Key West

(Suite.)

Maintenant, mes chères sœurs, reprenons la correspondance de Key West où nous l'avons laissée, c'est-à-dire au mois de mai.

6 mai. — *Lettre de Sr M. Florentine.* — “ Nos médecins ont passé la semaine à faire déballer leurs marchandises arrivées de Washington et à transformer en infirmeries les diverses pièces de notre maison. Ils nous traitent avec une politesse exquise et nous entourent du plus grand respect. Le major m'a demandé d'installer trois officiers malades dans la salle de musique que nous avons nommée : *St Ann's Ward*. Ils prendront leurs repas avec les médecins.

Aujourd'hui, premier vendredi du mois, nous faisons notre retraite mensuelle. Plus tard, il ne nous sera peut-être pas difficile de nous acquitter de ce devoir. Nous ne saurions d'ailleurs avoir une occasion plus favorable pour exposer à Notre-Seigneur nos pressants besoins et pour nous placer d'une manière toute spéciale sous la protection de son divin cœur. Puisque nous ne pouvons donner à autrui que le surplus de ce que nous

possédons, il est bon que nous augmentions notre fortune spirituelle avant d'avoir à la partager avec les pauvres blessés. L'autel est notre Klondyke à nous ; c'est là que nous allons puiser l'or de la divine charité.

Laissez-moi vous remercier ici, chère mère, des prières que vous adressez au ciel pour nous. Nous en ressentons les effets d'une manière sensible. Vous n'auriez qu'à venir passer une récréation avec nous pour vous en convaincre. Je suis toujours étonnée de voir les sœurs si calmes, si gaies et si généreuses. Nous prenons ensemble trois heures d'étude ayant pour objet la médecine en général, les termes techniques et les soins à donner aux malades. Nous faisons cette étude au moyen des précieux volumes que vous nous avez procurés. Nos médecins chirurgiens se proposent de nous donner des conférences. Nous essayons de préparer nos intelligences à recevoir un enseignement si nouveau pour nous ; d'abord, afin d'en tirer un plus grand profit ; en second lieu, pour ne pas paraître trop stupides, et cela par amour pour notre chère communauté. Rien de plus amusant que de voir nos sœurs s'exercer à appliquer les différents bandages à leurs compagnes qui feignent être des blessés assez brusques, parfois même malappris. Quand nous serons devenus habiles, ma chère mère, si vous avez besoin d'infirmières, vous n'aurez qu'à nous faire un tout petit signe et nous volerons auprès de vous, non pour remplacer les anciennes, mais pour les aider.

En ce moment, les canons grondent et font trembler la maison, mais pas encore nos cœurs.

*12 mai.—Sr M. Florentine.*—“ Au dire de nos feuilles publiques, les Espagnols comptent des centaines de morts et de blessés, tandis que les Américains, qui évidemment sont devenus invulnérables, ne se font pas même égratigner. Si les choses vont ainsi, les hospitalières n'auront guère d'ouvrage. Tout de même nous sommes convaincus que dès que les troupes arriveront à Cuba, il y aura des malades sinon des blessés.

Deux des trois officiers que nous avons sous nos soins

étaient sur des moniteurs, lors du bombardement de Matanzas, l'un sur le *Puritan*, l'autre sur l'*Amphytrite*. Leur épuisement provient de ce qu'ils ont dû être au service actif dix-huit heures sur vingt-quatre, et les pieds constamment sur le fer ou l'acier rendus brûlants par les ardeurs du soleil tropical. L'un d'entre eux, lieutenant Stewart, a avoué hier à notre homme d'affaires, M. Diggs, qu'il avait toujours eu les communautés religieuses en horreur, mais que depuis son arrivée à notre hôpital, ses idées étaient toutes renversées. Il dit être dans une continuelle admiration des religieuses.

Avant-hier, nous avons reçu au nombre de nos patients le R. P. Chidwick, le héros du *Maine*. Ce bon père est atteint d'érysypèle à la figure. Comme cette maladie est contagieuse, le chirurgien-major n'a pu le faire placer dans nos salles, il lui a fait élever une tente tout près de la classe de Sr M. Hormisdas. Les médecins lui sont très dévoués. Un garçon garde-malade est constamment au service du cher patient. Sr Jean l'Évangéliste et Sr M. Laurentius lui prodiguent aussi leurs soins les plus attentifs.

17 Mai. — *Sr M. de la Visitation*. — Ces jours derniers, le docteur Armstrong a bien voulu nous donner une conférence pour nous initier à nos fonctions de garde-malades. Il a débuté par cette maxime : *Order is Heaven's first law* : il nous a entretenu de l'ordre et de la propreté qu'il faut maintenir dans les salles de l'hôpital.

Le R. P. Chidwick est beaucoup mieux. Hier soir, il a pris sa récréation avec messieurs les médecins et les officiers. Il est gai, spirituel et en même temps très digne.

Le 12 mai, l'ambulance arrivait pour la première fois à notre porte, chargée d'un blessé, le capitaine Bernadou, du torpilleur *Winslow*. Le capitaine a été blessé à la jambe. Son lieutenant et quatre autres hommes sont morts. Le torpilleur lui-même a été considérablement endommagé.

Le 14, la canonnière *Marblehead* apportait à Key West six blessés qui ont été transportés immédiatement à l'hôpital de la garnison. Comme ils avaient besoin d'opération et que les médecins de notre hôpital n'ont pas encore tous les appareils nécessaires à leur art, le Dr Clendenon a bien voulu s'en charger. Il nous a envoyé à leur place des hommes qui requièrent moins de soins. Six d'entre eux ont la rougeole, de sorte qu'ils ont été mis en quarantaine sous une tente dans notre enclos.

Quelques soldats sont à leur service. Un autre s'est cassé le dos en tombant dans le fond de la cale de son vaisseau. Deux se sont cassé les jambes par accident. Cinq autres relèvent des fièvres et ont besoin de repos. Sr Thomas de Jésus et Sr M. Bérénice exercent leur charité auprès de ces malheureux. Entre les mains des sœurs, ils sont dociles comme des enfants.

Dimanche, le 15, nous avons reçu quatre garde-malades professionnelles, graduées du célèbre collège de Hopkins. Elles arrivent directement de Washington. Toutes quatre sont protestantes, mais elles paraissent avoir une très bonne éducation. Elles auront la direction des différentes salles et nous les assisterons. Nous pourrions certainement beaucoup apprendre d'elles. Après la guerre, bien-aimée mère, vous aurez ainsi tout un choix de bonnes pharmaciennes et d'infirmières qui vous seront peut-être utiles dans vos grandes infirmeries d'Outremont.

18 *mai*. — Sr M. *Florentine* — “ Au moment où j'allais sceller ma lettre, je reçois votre si bienveillante circulaire, faisant appel à la charité de nos sœurs missionnaires en notre faveur. Que vous dire, sinon que nos cœurs surabondent de reconnaissance, laquelle s'exprime beaucoup moins par les paroles que par les larmes qui tombent doucement de nos paupières. Je disais hier à mes chères sœurs : Profitons de tant de prières pour accélérer nos pas dans la voie de la perfection : c'est peut-être notre meilleure chance de nous

sanctifier. Tout le reste passera, mais la vertu que nous aurons su acquérir pendant ces jours de tribulations nous restera.

Ce matin, c'est le R. P. Chidwick, notre distingué patient, qui a offert le saint sacrifice de la messe dans notre chapelle. Il avait son propre calice, lequel lui est précieux à bien des titres : il lui a été présenté à Noël, année dernière, par l'équipage du *Maine*, puis il vient d'être retiré du fond de la mer parmi les débris de l'infortuné vaisseau devenu si célèbre. D'après invitation spéciale de notre part, les officiers même les blessés, les garde-malades et plusieurs matelots ont assisté à la messe. ”

26 mai. — *Sr M. Florentine*. — “ Les sœurs qui ne sont pas employées auprès des malades sont à préparer une centaine de moustiquaires pour les lits de nos patients. Nos maringouins, plus sanguinaires que jamais, n'ont pas plus d'égards ni de sympathie pour les pauvres malades que pour les personnes en santé.

Dimanche, le 22, eurent lieu deux opérations, les premières faites en notre hôpital. L'un des opérés était un jeune matelot au service du commandant Sampson. Il eut le bras droit amputé. C'était pitoyable de voir l'agonie de son âme peinte sur sa figure, lorsqu'il apprit, le matin même, ce qu'il fallait subir. Perdre un membre, et son bras droit, lui si jeune ! . . . Il caressait sa pauvre main malade en soupirant. L'opération a très bien réussi.

Tous les opérés et les plus malades sont dans le département de *Sr Thomas de Jésus*. *Sr M. Laurentius*, *Sr M. Bérénice* et une garde-malade séculière sont ses aides.

Au collège (école des cubains), l'étage du bas est presque rempli.

Le R. P. Chidwick se dit parfaitement rétabli. Il est retourné sur son vaisseau le *Cincinnati*.

Hier, nous avons eu la bénédiction du T. S. Sacrement. Huit de nos matelots blessés y assistaient, dont quatre ne marchent qu'à l'aide de béquilles. Quelques dames ont été touchées aux larmes en voyant arriver ces

pauvres malheureux, suivis d'une sœur qui les débarassait de leurs béquilles, une fois qu'ils étaient installés sur leurs sièges. ”

31 mai. — *Sr M. Florentine.* — “ Si vous entriez dans nos salles de malades aujourd'hui, vous les trouveriez passablement désertes. Le vaisseau “ SOLAË ”, *Ambulance flottante*, quittera notre port ce soir ou demain pour New-York. Le major Hall a reçu, de Washington, l'ordre d'envoyer tous ceux de nos malades qui se trouvent hors de la liste des combattants à cause de leurs infirmités, et ceux aussi dont la maladie demande un long traitement. Ils sont presque tous partis : les uns, guéris, sont retournés à leurs vaisseaux respectifs pour combattre, les autres se rendront à l'hôpital de Brooklyn. Au lieu donc de soixante malades que nous comptions hier, nous n'en avons plus qu'une quinzaine. En nous faisant leurs adieux, nos pauvres malades ne cessaient de nous exprimer leur reconnaissance et de nous assurer qu'ils n'oublieraient jamais les soins des sœurs. Le jeune Merkle, qui a eu le bras droit amputé, disait hier qu'il regrettait de n'avoir pas une plume assez exercée pour publier tout ce que les religieuses ont fait pour lui et ses compagnons d'infortune. Un juif instruit et intelligent, encore retenu au lit par de sérieuses blessures à une jambe, de répondre : “ Aussitôt que je serai bien, c'est la première chose que je ferai. ”

Nous avons eu le bonheur de voir un homme de quarante ans faire sa première communion. Un vieillard, qui avait aussi été fort négligent pour ses devoirs religieux, a réglé tous ses arrérages de conscience. Un matelot norvégien, qui n'avait pratiqué aucune religion depuis une douzaine d'années, s'est aussi confessé avant de repartir pour Cuba. Voilà nos consolations. Je me hâte de vous les faire partager, puisque nous les devons en grande partie aux prières que vous faites et faites faire pour vos filles hospitalières.

1er juin. — Le corps administratif et le corps exécutif de notre hôpital augmentent toujours. Viennent



d'arriver un nouveau médecin et dix hommes garde-malades à qui, pour le moment, on ne sait trop quel ouvrage donner. On se fait un devoir de faire reposer les sœurs pour faire travailler ces hommes. Evidemment, *Uncle Sam* s'attend à livrer bataille bientôt. Nos médecins continuent à faire les préparatifs nécessaires pour être en mesure de recevoir un grand nombre de blessés. La nouvelle du jour, c'est qu'on a ouvert hier, sur la flotte espagnole, un feu qui a duré quatre heures ; mais nous ne savons encore rien de certain à ce sujet. On continue à bâtir sur notre terrain. A la place de la petite cabane où se trouve la bouilloire, on veut élever une grande construction pour une buanderie à vapeur. On s'occupe aussi de préparer un ascenseur pour transporter les blessés dans la salle d'opération.

Au moment où j'écris, on m'annonce l'arrivée d'un autre médecin et de deux soldats : ces derniers viennent subir une opération pour rupture.

Sr M. Laurentius m'apprend, à l'instant même, qu'un de nos matelots qui n'attend que l'arrivée de son bateau pour retourner au combat, ne s'est pas approché des sacrements depuis sept ans. C'est un irlandais catholique et très intelligent. Il ne craint ni les Espagnols ni leurs obus, mais il n'ose envisager sa conscience, et il a peur du confessionnal. Après avoir vainement déployé toute son éloquence pour le gagner à se réconcilier avec Dieu avant de partir, ma sœur vint, dans sa détresse, implorer les prières de ses compagnes. ”

---

Vous le voyez, nos bien aimées sœurs de Key-West sont sérieusement entrées dans l'exercice de leurs fonctions d'hospitalières et elles s'en acquittent avec un dévouement qui leur gagne non seulement l'admiration des hommes, mais qui attire encore sur elles et sur leurs patients les grâces les plus signalées du ciel. De semblables résultats sont très consolants, sans doute, et nous devons rendre grâces à Dieu de ce qu'il a daigné choisir notre petite congrégation pour coopérer ainsi à

ses grandes œuvres de miséricorde. Mais, nous pouvons nous l'imaginer, c'est au prix de grandes fatigues et de sacrifices de tous genres que nos sœurs accomplissent leur honorable mission. Or, il ne tient qu'à nous de satisfaire notre ardent désir de leur porter secours. Nous n'avons pour cela qu'à prier instamment le divin Cœur de Jésus de les éclairer dans leurs difficultés, de soutenir leurs forces et de les couvrir de sa toute puissante protection. Pendant qu'elles seront peut-être encore à se dévouer auprès des blessés, nous aurons l'avantage, nous, d'abandonner nos occupations pour retremper nos âmes dans le recueillement et la prière. Alors surtout, je vous engage à redoubler de ferveur et à multiplier vos actes de réparation pour désarmer le bras de Dieu irrité par les crimes des peuples.

Je demeure en Jésus et Marie,

Votre toute dévouée,

Sr M. OLIVIER, SUPÉRIEURE GÉNÉRALE.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

LE PRÊTRE, une retraite pastorale par l'abbé PLANUS, vicaire général d'Autun, précédé d'une approbation de S. E. le Cardinal PERRAUD, évêque d'Autun, de l'Académie française. Deuxième édition, un volume in-18 Jésus, 3 fr.

Longtemps appliqué au ministère des Retraites Pastorales, M. l'abbé Planus, pour obéir à des conseils qu'il considère comme des ordres, réunit en trois volumes ce qui fut l'essence et l'aliment de son long apostolat. C'est avec le canevas et les notes de ses instructions qu'il a écrit ces livres ; en les lisant on aura l'illusion d'une retraite proprement dite. L'ouvrage imprimé garde le ton et les allures de la parole parlée, ainsi que l'ordre des exercices de chacune des journées. Son Eminence le Cardinal Perraud, dit, en parlant de ces discours : "Ceux qui ont eu le bonheur de les entendre, et j'étais de ceux-là, les liront et les méditeront de nouveau, avec profit."

Le premier volume vient de paraître, les deux autres suivront de près. Paris, librairie Chs Poussielgue.

---